

RÉCIT  
DE LA  
CATASTROPHE

ARRIVÉE  
A M<sup>ME</sup> DE BROC

LE 10 JUIN 1813

*(Extrait des Mémoires de Mlle COCHELET, lectrice  
de la Reine HORTENSE, témoin oculaire)*



— — — — —  
PRIX : 25 centimes  
— — — — —

AIX-LES-BAINS  
TYPOGRAPHIE-LITHOGRAPHIE A. GÉRENTE  
1909

# RÉCIT

DE LA

## **Catastrophe arrivée à Madame de Broc**

**LE 10 JUIN 1813**

Sous les yeux de son amie la Reine **HORTENSE**

(Extrait des Mémoires de Mademoiselle Cochelet, témoin oculaire)



Le 10 juin 1813, la reine Hortense, qui prenait les bains à Aix en Savoie, partit de ce lieu, vers les trois heures du soir, dans le dessein de visiter la CASCADE DE GRÉSY.

S. M. était accompagnée de M. le comte d'Arjuzon, son 1<sup>er</sup> chambellan, de M<sup>me</sup> la baronne de Broc, sa dame du palais, et de M<sup>lle</sup> Cochelet, sa lectrice.

Pour en voir tout l'effet, il fallait se placer devant la Cascade, grossie par des pluies abondantes, et passer d'abord sur une planche de quinze pouces de large, sur deux pieds de long, que le meunier posa à l'instant sur un petit bras d'eau qui allait d'une vitesse effrayante. Cette opération accomplie, le meunier s'éloigna.

La Reine passa lestement sur la planche. M<sup>me</sup> de Broc la suit, le pied lui manque... Elle est entraînée dans le gouffre et disparaît à mes yeux.

J'allais passer ! je m'arrête, je jette un cri affreux. M. d'Arjuzon, qui nous suivait à quelques pas, accourt; il était trop tard pour empêcher ce funeste accident.

La Reine était toute seule de l'autre côté de l'eau sur un rocher glissant; la planche avait été aussi emportée; elle ne pense qu'à son amie. elle ne perd pas la tête : elle arrache son châle de dessus ses épaules, le jette dans le gouffre en en retenant un bout, se tient sur le bord et appelle à grands cris celle qui ne répond pas, et qu'on ne devait plus revoir vivante, car cette eau, qui coule toujours à grands flots dans l'endroit où elle a disparu, est un obstacle épouvantable... La Reine, alors au désespoir, repasse en s'élançant ce funeste bras d'eau, au risque d'être entraînée aussi. Elle est éperdue, elle se joint à nous pour demander du secours. Il arriva de toutes parts à nos cris, mais tous nos efforts furent vains.

Je voulais faire emmener la Reine, craignant

tout pour elle de l'état où je la voyais. *Non*, me dit-elle, *je ne quitte pas d'ici que l'on n'ait retrouvé son corps, j'y suis décidée*; et elle restait assise sur un tronc d'arbre, anéantie, sa tête dans ses mains, n'ayant plus ni force ni espoir, en me criant de temps en temps : *Louise, en grâce, qu'on la sauve ! promettez tout ce qu'on voudra et qu'on la retrouve !*

Enfin, les paysans détournent les eaux ; après mille efforts inouïs, on parvient à retirer ce corps, qui fut déposé dans mes bras!... Tous mes soins furent inutiles, et j'aidai M. d'Arjuzon à porter dans la voiture de la Reine cette intéressante victime. J'eus le courage de la reconduire ainsi moi-même jusqu'à la ville, où je la remis aux soins des Sœurs de Charité et des Médecins.

Toutes les personnes de la maison de la Reine étaient accourues à l'endroit où ce fatal événement venait d'avoir lieu ; on avait même fait courir le bruit que c'était elle qui avait péri, et tous arrivaient au désespoir. Hélas ! elle était plus malheureuse sans doute que si cela eût été vrai. Tous ces gens l'entouraient pendant qu'on plaçait le corps dans la voiture, et elle ne se décida à se laisser emmener dans une chaise à porteurs que lorsqu'on lui eut dit que le corps de son amie était en avant dans sa voiture.

Elle espérait peu, car le temps avait été si long pour retirer le corps ; mais elle ne m'en faisait pas moins répéter tous les moyens employés pour rappeler à la vie cette chère Adèle, et, comme je ne la quittai pas de la nuit, elle m'envoyait à chaque instant savoir

s'il y avait quelque espoir; mais hélas! elle ne devait plus revoir ici-bas cette amie si tendre et si dévouée!

M<sup>me</sup> de Broc était âgée de vingt-cinq ans; élevée avec la reine Hortense, elle avait obtenu, dès son enfance, une place dans le cœur de cette princesse; la même sensibilité, la même pitié pour le malheur, le même goût pour les arts, avaient fortifié chaque jour le penchant de deux âmes faites l'une pour l'autre. La Reine, enfin, avait donné toute son amitié à celle qui avait obtenu toute son estime.

La nature s'était plu à prodiguer ses dons à M<sup>m</sup> de Broc : elle était belle, pleine de grâce et d'élégance; jamais femme n'eut plus de charme dans le caractère et ne fut plus susceptible d'un attachement plus tendre. M. de Broc, après une campagne dans laquelle il avait servi avec honneur en qualité d'*officier général*, mourut en Italie, dans l'hiver de 1810 à 1811, et laissa d'éternels regrets à sa veuve.

M<sup>me</sup> de Broc avait conservé, après la mort de son mari, environ 20,000 francs de rente; elle prélevait, sur ce revenu, la modique somme nécessaire à ses besoins; tout le reste était consacré aux indigents; elle avait adopté des familles qui recevaient constamment ses largesses.

Avant de partir pour ce fatal voyage, elle voulut visiter tous ses pauvres; elle pourvut à leurs nécessités pendant son absence. *Au moins ils vivront!* disait-elle, et cette douce certitude donna quelque sérénité à cette âme qui, la veille de son départ,

s'il y avait quelque espoir; mais hélas! elle ne devait plus revoir ici-bas cette amie si tendre et si dévouée!

M<sup>me</sup> de Broc était âgée de vingt-cinq ans; élevée avec la reine Hortense, elle avait obtenu, dès son enfance, une place dans le cœur de cette princesse; la même sensibilité, la même pitié pour le malheur, le même goût pour les arts, avaient fortifié chaque jour le penchant de deux âmes faites l'une pour l'autre. La Reine, enfin, avait donné toute son amitié à celle qui avait obtenu toute son estime.

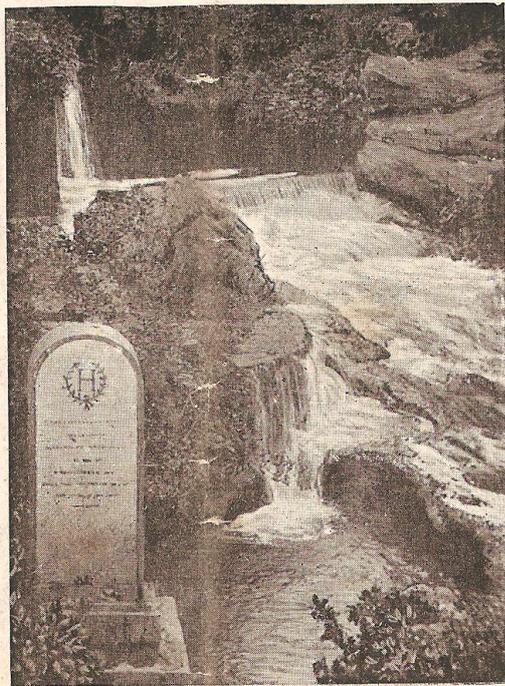
La nature s'était plu à prodiguer ses dons à M<sup>me</sup> de Broc : elle était belle, pleine de grâce et d'élégance; jamais femme n'eut plus de charme dans le caractère et ne fut plus susceptible d'un attachement plus tendre. M. de Broc, après une campagne dans laquelle il avait servi avec honneur en qualité d'*officier général*, mourut en Italie, dans l'hiver de 1810 à 1811, et laissa d'éternels regrets à sa veuve.

M<sup>me</sup> de Broc avait conservé, après la mort de son mari, environ 20,000 francs de rente; elle prélevait, sur ce revenu, la modique somme nécessaire à ses besoins; tout le reste était consacré aux indigents; elle avait adopté des familles qui recevaient constamment ses largesses.

Avant de partir pour ce fatal voyage, elle voulut visiter tous ses pauvres; elle pourvut à leurs nécessités pendant son absence. *Au moins ils vivront!* disait-elle, et cette douce certitude donna quelque sérénité à cette âme qui, la veille de son départ,

ICI,  
MADAME LA BARONNE DE BROG,  
AGÉE DE 25 ANS, A PÉRI  
SOUS LES YEUX DE SON AMIE  
LE 10 JUIN 1813  
O VOUS  
QUI VISITEZ CES LIEUX,  
N'AVANCEZ QU'AVEC PRUDENCE  
SUR CES ABIMÉS;  
SONGEZ A CEUX QUI  
VOUS  
AIMENT

parut, on ne sait pourquoi, atteinte d'une tristesse  
que rien ne put dissiper.  
On a remarqué aussi que Mme de Broc écrivit, le  
matin même de sa fin tragique, à Mme la princesse de  
la Moskowa, sa sœur : *Je ne sais pourquoi je suis  
triste; je me reproche de n'avoir pas été t'embrasser  
à ta campagne. Je me consolerais de ce chagrin en te  
donnant le mois d'août tout entier.*  
Il y avait déjà plus de deux mois que cet épou-  
vantable accident était arrivé, et la Reine, qui en  
était inconsolable, continuait son genre de vie triste  
et solitaire. Elle chargea M. Finot, alors préfet du  
département du Mont-Blanc, de faire exécuter un  
petit monument sur l'endroit même où le malheur  
était arrivé; elle voulut, pour engager à la prudence  
les curieux qui iraient encore voir cette cascade,  
qu'on inscrivit sur le monument ces paroles :



Monument  
de Madame la Baronne de Broc